Du paon de nuit au lotus de midi

Récit philosophique, analyse actualisée et fable

Hommage à de la Fontaine, Racine (écrit à Chevreuse), et autres.

Édition réunie pour Emmanuel Gorin. Le récit reprend les nouvelles formulations de la marche ; la fable finale conserve le texte transmis, sans correction supplémentaire.

Ainsi marchait la Joie

Ô Paon, de nuit / Rejoins mes pas,

Ô Dragon, danse / Au fond de moi.

Souffle-esprit / Ô grand lotus de midi,

Dieu ou Nature / Inspiration des pas,

D’une Joie / Éclaire nos voies.

I. Le récit philosophique

Le chemin ne promettait rien. C’était peut-être ce qui le rendait praticable.

Entre les arbres, la nuit achevait de se retirer. Un marcheur avançait sans chercher à la vaincre.

Il avait appris que certaines obscurités se traversent mieux lorsqu’on cesse de leur demander des comptes.

Il murmurait :

Ô Paon, de nuit / Rejoins mes pas,

Ô Dragon, danse / Au fond de moi.

Au détour d’une racine, il aperçut un scarabée renversé. L’insecte agitait ses pattes au-dessus de lui, avec cette dépense immense que les petits êtres opposent à de minuscules obstacles.

Le marcheur lui tendit une brindille.

— Ne me retournez pas trop vite, dit le scarabée. Je voudrais savoir si je suis tombé ou si l’on m’a fait tomber.

— Nous pourrons l’examiner lorsque vous serez debout.

Le scarabée saisit la brindille. Une fois rétabli, il resta immobile, comme surpris de ne plus avoir à lutter.

— Voilà longtemps, dit-il, que je confonds ces deux questions.

La rencontre

Il avait autrefois rencontré un papillon, un soir où la lumière rendait toute chose possible.

Sa carapace avait jusqu’alors bien rempli son office : elle le protégeait des chocs, des intempéries, parfois même des conversations. Mais devant les ailes du papillon, elle lui avait soudain paru lourde.

Il s’était approché.

Le papillon avait répondu par un geste bref, un mouvement assez net pour interrompre l’espoir, assez ambigu pour nourrir longtemps l’interprétation.

Le scarabée avait poursuivi sa route. Pourtant, quelque chose en lui était resté sur place.

— Aviez-vous reçu un refus ? demanda le marcheur.

— Sans doute.

— Pourquoi ne pas l’avoir entendu ?

— Parce qu’il me semblait impossible qu’un instant aussi important pour moi fût si simple pour l’autre.

Le marcheur ne répondit pas. Il déplaça seulement une feuille qui obstruait le passage.

Le scarabée reprit :

— J’ai cherché une explication plus vaste que la rencontre. Un signe, un détour nécessaire.

J’appelais cela le destin. Il me permettait d’attendre sans avoir à reconnaître que j’attendais.

Ils marchèrent un moment côte à côte. Pour suivre l’insecte, l’homme devait ralentir considérablement.

La dentelle

Plus loin, entre deux branches, une toile retenait les dernières gouttes de la nuit.

C’était là qu’habitait la veuve.

Elle ne s’était pas présentée comme une ennemie. Elle avait offert au scarabée un abri, puis un conseil, puis une interprétation de sa vie. Elle parlait avec assurance ; il était fatigué de douter.

— Votre carapace montre bien que vous êtes solide, lui avait-elle expliqué.

Il avait voulu parler de ce qui souffrait sous la carapace.

— Vous voyez trop loin, avait-elle répondu. Vous sentez trop fort. Laissez-moi vous aider à remettre tout cela en ordre.

Au commencement, les fils avaient été presque imperceptibles. Un service en appelait un autre.

Une confidence devenait une obligation. Lorsqu’il exprimait un désaccord, la veuve lui rappelait le temps qu’elle lui avait consacré.

Bientôt, il ne savait plus s’il restait par gratitude ou parce qu’il n’osait pas partir.

— Était-elle mauvaise ? demanda-t-il au marcheur.

— Je ne connais que votre récit.

— Il est pourtant vrai que j’étouffais.

— Cela, vous pouvez le dire sans connaître toutes ses intentions.

Le scarabée regarda la toile.

Il avait longtemps cru qu’il devait comprendre parfaitement la veuve avant d’avoir le droit de s’éloigner. Chaque explication nouvelle l’avait retenu un peu davantage.

La veuve, elle, appelait cette immobilité la paix.

Le papillon devenu mante

Pris dans la dentelle, le scarabée avait appelé le papillon.

— Puisque tu voles, ne peux-tu m’emporter ?

Le papillon était revenu. Il avait tourné autour des fils, tenté de les tirer, risqué ses ailes. Mais la veuve parlait sans cesse ; elle savait donner aux blessures une histoire dans laquelle chacun finissait par avoir besoin d’elle.

Le papillon avait écouté.

Il avait appris qu’il fallait se méfier des élans, des fragilités trop visibles, des êtres qui demandent à être secourus. Il avait appris à nommer imprudence ce qu’il admirait auparavant.

Ses gestes s’étaient faits plus raides. Ses ailes, dans le souvenir du scarabée, avaient perdu leur transparence.

Un matin, ce fut une mante qui se tint devant la toile.

Elle avait les mêmes yeux que le papillon.

— Tu as changé, dit le scarabée.

— Je ne me laisserai plus atteindre.

Il avait voulu se réjouir de cette délivrance. Puis il avait aperçu la manière dont elle tenait désormais les autres à distance : les bras relevés, immobile, prête à saisir ce qui s’approchait.

Il ne savait pas ce qu’elle avait subi en son absence. Il ne savait pas davantage ce qu’elle choisirait de devenir.

Cela lui avait coûté de ne pas décider à sa place.

— Je l’aimais mieux quand elle était papillon, confia-t-il.

— Lui avez-vous demandé ce qu’elle aimait encore ?

Le scarabée baissa la tête.

Il avait surtout demandé qu’elle redevienne celle qu’il avait connue.

Ce qui danse sous la carapace

Ils atteignirent une clairière.

Le marcheur s’assit sur une pierre et reprit son chant :

Ô Dragon, danse / Au fond de moi.

— Pourquoi un Dragon ? demanda le scarabée. N’avez-vous pas assez de dangers autour de vous ?

— J’ai parfois besoin de colère pour me lever.

— Et de danse ?

— Pour ne pas rester debout uniquement contre quelqu’un.

Le scarabée considéra ses pattes. Elles avaient poussé, tiré, frappé les fils avec fureur. Sans cette force, il serait peut-être encore dans la toile. Mais depuis sa fuite, elles

continuaient de se crisper sur le sol, même lorsque rien ne le retenait.

Il fit quelques pas sur la mousse.

Il n’y avait là ni adversaire ni témoin à convaincre. Le terrain cédait doucement sous son poids.

Le marcheur le regarda essayer un autre mouvement.

Le lotus de midi

À midi, ils arrivèrent près d’une eau calme. Un lotus s’y ouvrait.

Le scarabée s’arrêta au bord.

Il se souvenait de la toile, de son éclat sous la rosée. Il s’était juré depuis de ne plus admirer ce qui brillait.

Pourtant, la fleur ne demandait rien.

Elle ne lui promettait ni abri, ni amour, ni explication. Sa tige disparaissait dans l’eau trouble ;

ses pétales recevaient la lumière.

Le marcheur murmura :

Souffle-esprit / Ô grand lotus de midi,

— Vous croyez donc encore à la beauté ? demanda le scarabée.

— Vous la regardez aussi.

— Je m’en méfie.

— Regardez-la de loin, alors.

Cette permission le soulagea. Il pouvait admirer sans s’approcher, s’approcher sans se donner, repartir sans insulter la fleur.

Pendant un long moment, ils gardèrent le silence.

Une joie sans dette

Le papillon devenu mante les rejoignit dans l’après-midi.

Le scarabée se raidit. Elle le vit et n’avança plus.

— Je ne te demanderai pas de voler, dit-il enfin.

— Je ne le pourrais plus de la même manière.

— Et je ne peux pas revenir dans la toile.

— Je sais.

Ils avaient autrefois beaucoup parlé de ce qu’ils seraient l’un pour l’autre. À présent, ils commençaient par nommer ce qu’ils ne pouvaient pas offrir.

La mante s’installa sur une branche, à quelque distance. Le scarabée reprit sa marche. Lorsqu’il s’arrêta, elle l’attendit ; lorsqu’elle détourna la tête vers un bruit, il ne lui demanda pas ce qu’elle cherchait.

Le marcheur les suivait sans intervenir.

La veuve demeurait dans sa toile. Peut-être les regrettait-elle. Peut-être leur en voulait-elle. Ils n’avaient aucun moyen de le savoir depuis le chemin.

Le scarabée sentit revenir son ancienne curiosité douloureuse. Il aurait voulu rebrousser chemin, obtenir enfin l’explication qui rendrait toute l’histoire supportable.

Puis une odeur de terre humide l’arrêta. Un peu plus loin, une pierre gardait la chaleur du jour.

Il y posa ses pattes.

Le monde contenait encore autre chose que cette affaire.

La marche

Au soir, le scarabée demanda :

— Et l’espoir ? Dois-je aussi m’en défaire ?

Le marcheur prit le temps de répondre.

— Qu’espérez-vous maintenant ?

Le scarabée regarda la mante, puis le sentier.

— Marcher encore un peu sans avoir peur de chaque branche.

— Cela me paraît un bon commencement.

Ils repartirent.

L’espoir et le désespoir les accompagnaient toujours, ces deux frères qui avaient tant discuté de la destination. Ce soir-là, aucun des deux ne tenait la carte.

La mante avançait à son rythme. Le scarabée portait sa carapace sans s’y enfermer tout à fait.

Quant au marcheur, il chantait assez doucement pour que chacun pût l’entendre sans être obligé de reprendre :

> Dieu ou Nature / Inspiration des pas,
>
> D’une Joie / Éclaire nos voies.

Ils ne trouvèrent pas de tour au bout du chemin.

Ils trouvèrent un passage entre les arbres, puis un autre. Lorsque la nuit revint, ils savaient un peu mieux où poser les pieds.

Qui sort d’un piège emporte encore ses fils ;

Il peut marcher pourtant, sans les prendre pour guides.

II. Analyse actualisée

Cette analyse est une lecture des textes, non une identification de personnes réelles ni un diagnostic. Les remarques et suggestions ne sont pas appliquées à la fable reproduite à la fin.

Une marche de la nuit vers la Joie

La marche organise une progression : le Paon rejoint les pas dans la nuit, le Dragon anime la vie intérieure, puis le lotus s'ouvre au midi. La Joie éclaire enfin les voies. L'ensemble forme un langage poétique personnel ; il n'est pas nécessaire d'y chercher un code symbolique universel.

Les modifications de la marche

« Dieu ou Nature / Inspiration des pas » remplace une demande exprimée par un verbe par une désignation nominale : l'inspiration est nommée plutôt que sollicitée. « D'une Joie / Éclaire nos voies » place la Joie au commencement du dernier vers et en fait la lumière ou la manière d'éclairer. Le destinataire de l'impératif « Éclaire » reste ouvert. Les barres sont conservées comme respirations voulues, sans supposer une métrique régulière.

La carapace et la sensibilité

Le scarabée oppose une résistance extérieure à une vulnérabilité intérieure. La veuve attend de sa carapace une solidité qui semble exclure ses sensibilités. Le récit refuse cette réduction. « Audace et carapace » en condense le ressort : le personnage dispose d'une protection et d'un élan, mais n'est pas réductible à son armure.

La toile et la dette

La toile est à la fois dentelle et piège. Le récit développe son installation progressive : un abri, un conseil, des services, puis des obligations. La parole du marcheur distingue ce que le scarabée éprouve de ce qu'il imagine des intentions de la veuve. Il peut reconnaître son étouffement sans devoir expliquer entièrement l'autre avant de partir.

Le papillon devenu mante

La métamorphose est allégorique. Elle peut évoquer une fragilité qui devient défense, ou une victime qui adopte des gestes de capture. « Libéré » demeure ambigu : la libération pourrait être réelle, supposée ou ironique. La « cause épousée » et la dentelle devenue robe de mariée rapprochent alliance et enfermement. Préciser cette articulation rendrait le paradoxe plus lisible sans le supprimer.

Le récit comme interprétation libre

Le récit ajoute le marcheur, la contemplation du lotus et une relation possible à distance entre le scarabée et la mante. Il ne constitue donc pas une simple paraphrase de la fable. Sa conclusion permet à l'espoir et au désespoir de demeurer présents sans qu'ils dictent seuls la direction de la marche.

Forme et rythme

La fable repose sur des lignes de longueurs variables et des échos sonores intermittents : « espoirs / soir », « alentours / Tour / détours / secours », et l'écho intérieur « audace / carapace ». « Coutume / opportune » constitue un rapprochement sonore plutôt qu'une rime exacte. L'absence de mètre constant n'est pas en elle-même une faute : la priorité est la cohérence du souffle et de la narration.

Corrections déjà intégrées

La version transmise intègre des corrections typographiques uniquement : « vaquant », « se débattit », « La veuve » et « sensibilités d'invertébré ». « Carapacé » peut être conservé comme création expressive, et « n'avait plus qu'audace et carapace » comme ellipse poétique. Ces choix ne doivent pas être assimilés automatiquement à des erreurs.

Constructions encore suspendues

« Que si papillon rencontré hier soir… » ne permet pas de déterminer clairement s'il s'agit d'une interrogation ou d'une information ignorée. « L'ignorant alors » ne précise pas suffisamment qui ignore quoi. « Le scarabée a cependant chemin » demeure une construction inhabituelle. « De son poids… de même que de ses ailes » et « Libéré, le papillon… » restent sans verbe principal explicite. Ces suspensions peuvent être voulues, mais elles font parfois obstacle à la compréhension de l'action.

Ponctuation et voix

Certaines virgules séparent des éléments étroitement liés : « Il ignorait alors, qu'une veuve… », « Le papillon fut alors, appelé… » ou « La dentelle d'une toile, fait robe… ». Leur suppression rendrait la syntaxe plus directe. Dans les dialogues, préciser qui parle et à qui aiderait particulièrement pour « Hier, n'est que très peu… ». La ponctuation d'origine reste néanmoins conservée dans la fable finale.

Continuité narrative

Le poids et les ailes du scarabée semblent annoncer sa sortie du piège, mais celle-ci n'est pas explicitement racontée. Le lecteur doit ensuite passer au destin du papillon. Une éventuelle révision pourrait préciser ce moment, ainsi que la nature de la délivrance du papillon : fuite, alliance ou adhésion au mécanisme qui l'enfermait.

La morale finale

La fraternité de l’espoir et du désespoir est une image forte. « Frères communs » reste toutefois difficile à interpréter. La formule « ils ne peuvent donc que » présente comme nécessaire ce que l’image seule ne démontre pas : des frères peuvent aussi s’opposer. Cette nécessité peut être assumée comme affirmation poétique, à condition de distinguer sa force symbolique d’une déduction logique.

Priorité pour une éventuelle révision

Préserver l’unité d’images — carapace, ailes, toile, dentelle, robe, métamorphose et chemin — tout en clarifiant qui parle, ce qui se produit et quand. Le travail sur la métrique viendrait ensuite. La lisibilité peut être renforcée sans effacer l’étrangeté du texte.

III. La fable

Hommage à de la Fontaine, Racine (écrit à Chevreuse), et autres.

La fable du scarabée, de la veuve noire et du papillon devenu mante religieuse

Un scarabée, 'carapacé', faisait chemin.

Sur sa route, vaquant à ses espoirs,

Il croisa un papillon, un soir.

Tout étourdi, il se dit, une fois n’est pas coutume.

Devrions-nous considérer la situation opportune ?

D’un doigt directeur, le papillon doucha tous ses espoirs.

Le scarabée continua sa route, bien que rempli de doutes.

La perplexité, cependant, l’habitait.

Il avança donc, sur un chemin, tout tracé.

Il ignorait alors, qu’une veuve veillait au grain.

Que si papillon rencontré hier soir, en fait, n’était que le destin.

Le scarabée scruta alors les alentours.

"Quel chemin est celui-ci, je ne vois aucune Tour".

"Hier, je croisais un papillon en vol, aujourd’hui me voilà pris dans divers détours".

"Que voulez-vous de moi?", l’ignorant alors.

Bien peu de choses, de plus, qu’une supposée solidité.

Espoir aussi de le voir oublier ses sensibilités d’invertébré.

Le scarabée mène chemin, dans l’imaginaire de la veuve, sans destinée projetée.

Le scarabée a cependant chemin, tout en étant coléoptère.

Le papillon fut alors, appelé au secours.

"Puisque tu voles, ne peux-tu m’emporter ?"

"Hier, n’est que très peu, et si tu ne le veux, j’irai quand même".

Le scarabée pris dans le piège de la veuve, se débattit, sans flegme.

Le scarabée n’avait plus qu'audace et carapace.

De son poids, auquel ne résiste la dentelle, de même que de ses ailes.

La veuve déploya alors tous ses stratagèmes, dans le silence glaçant de la mort qu’elle incarne.

Jusqu’à mener le papillon, meurtri, aussi, de tous ces subterfuges, à une ultime nymphose.

Le papillon devint ainsi, par le venin de la veuve, mante religieuse.

Libéré, le papillon, de la dentelle de la veuve, par la même cause épousée.

La dentelle d’une toile, fait robe de mariée, pour une religieuse.

Espoir et désespoir étant frères communs, ils ne peuvent donc que se tenir la main.